



**Sijilmâsa : cité idéale, site insaisissable ?
Ou comment une ville échappe à ses fouilleurs**

François-Xavier Fauvelle, Larbi Erbati, Romain Mensan

E & E, n° 20

Les Études et Essais du Centre Jacques Berque

N° 20 – Avril 2014

(Rabat – Maroc)

www.cjb.ma

Sommaire

Introduction.....	4
Sijilmâsa entre le VIII ^e et le XV ^e siècle : le « moment urbain » des sources écrites.....	5
Historique des opérations archéologiques.....	8
Comment le site archéologique déjoue les archéologues	11
Quel paradigme urbain pour la fouille ?	12
Bibliographie.....	16

Sijilmâsa : cité idéale, site insaisissable ? Ou comment une ville échappe à ses fouilleurs

François-Xavier Fauvelle, Larbi Erbat, Romain Mensan

Résumé

Pourquoi la cité de Sijilmâsa, siège de principautés islamiques et porte du grand commerce transsaharien durant tout le Moyen Âge, continue-t-elle de déjouer les efforts des archéologues visant à caractériser son apparence physique et son organisation ? À l'heure de la reprise de fouilles par une équipe franco-marocaine, c'est à cette question qu'entend répondre le présent article. Au-delà des raisons liées à la mauvaise conservation du site, il est ici suggéré que les travaux antérieurs ont cherché à vérifier sur le terrain l'hypothèse d'une cité possédant en même temps toutes les caractéristiques décrites dans les différentes sources écrites. À l'opposé de cette vision synthétique émerge, sur la base des premiers résultats archéologiques, un autre modèle, celui d'une cité multipolaire dont les composantes spatiales se sont reproduites par essaimage. Ce paradigme offre un parallèle avec le paysage actuel de ksour de l'oasis du Tafilalet.

Mots-clés : archéologie, cité islamique, architecture de terre, ksar (ksour), paradigme urbain, Moyen Âge, Sijilmâsa, Tafilalet (Maroc)

Le CJB n'entend apporter aucune approbation, ni improbation quant au contenu du texte qui relève de la seule responsabilité de l'auteur.

Sijilmâsa : cité idéale, site insaisissable ? Ou comment une ville échappe à ses fouilleurs

François-Xavier Fauvelle
Historien, archéologue

Directeur de recherche CNRS, TRACES, Toulouse-Le Mirail
Chercheur associé au Centre Jacques Berque, Rabat
Co-directeur de la mission franco-marocaine à Sijilmâsa
ffauvell@univ-tlse2.fr

Larbi Erbati

Professeur d'archéologie islamique
Institut national des sciences de l'archéologie et du patrimoine, Rabat
Co-directeur de la mission franco-marocaine à Sijilmâsa

Romain Mensan
Géo-archéologue

TRACES, Toulouse-Le Mirail

Introduction

Depuis 2012, faisant suite à plusieurs courtes missions préliminaires, une équipe franco-marocaine a repris des fouilles sur le site islamique médiéval de Sijilmâsa, dans la palmeraie du Tafilalet, au sud-est du Maroc (fig. 1). Les travaux archéologiques, dont on peut prévoir qu'ils dureront au moins une dizaine d'années au rythme d'une campagne annuelle de quatre à cinq semaines, sont soutenus par l'INSAP (organisme marocain de supervision des fouilles archéologiques) et la Commission des fouilles du ministère français des Affaires étrangères¹. Ils s'inscrivent par ailleurs dans un programme pluridisciplinaire encadré par le Centre Jacques Berque et visant d'une part à croiser les approches sociales et archéologiques du site dans son environnement oasien, d'autre part à inscrire l'approche archéologique dans une perspective patrimoniale de mise en

valeur du site au bénéfice des divers publics potentiels.



Figure 1. Chercheurs, étudiants, ouvriers entament la seconde campagne de fouille de la mission franco-marocaine à Sijilmâsa.
Photo : F.-X. Fauvelle, 2013

Pourquoi fouiller à nouveau ce site ? La question nous est souvent adressée, depuis des bords d'ailleurs diamétralement opposés, par ceux qui pensent que tout a déjà été dit par les archéologues au sujet de Sijilmâsa, comme par ceux qui pensent qu'il n'y a rien

¹ Avec l'appui du laboratoire TRACES (UMR 5608, CNRS et université de Toulouse-Le Mirail) et de son Pôle Afrique, de l'université de Toulouse-Le Mirail, du SCAC de l'ambassade de France à Rabat et du SCAC de l'ambassade de France à Nouakchott.

de proprement archéologique à dire à propos d'un site déjà remué en tous sens. Diamétralement opposés ? Pas si sûr. Si l'on peut si facilement croire qu'il n'y a (au choix) pas grand-chose ou plus rien à dire au sujet de la fameuse cité caravanière, c'est d'abord parce que Sijilmâsa, il faut en convenir froidement, n'a pas livré jusqu'à présent, en dépit des efforts des fouilleurs, de vestiges architecturaux et mobiliers comparables à ceux d'autres cités islamiques du Maroc ou d'Afrique du Nord en général. Et même à ne considérer que les sites liés au commerce transsaharien, il faut encore admettre que Sijilmâsa ne présente pas le visage distinctement urbain et florissant que montrent par exemple, en Mauritanie, les sites médiévaux de Tegdaoust² et de Koumbi Saleh³, pour ne prendre en exemple que les terminaisons sahéliennes de l'axe partant précisément de Sijilmâsa. Bref, que l'on pense qu'il y a ou pas quelque chose à voir et à montrer à Sijilmâsa, il reste à coup sûr quelque chose à comprendre en même temps que l'on reprendra des fouilles – à savoir pourquoi les résultats archéologiques ont été jusqu'à présent tellement frustrants.

Avec le recul de deux campagnes de fouilles, c'est à cette question que s'attache à répondre le présent article. La réponse, on le verra, est multiple ; mais elle a en grande partie à voir avec l'écart entre l'horizon d'attente à l'égard de la ville présentée par les sources historiques et une réalité archéologique plus insaisissable qu'ailleurs. Si

la ville échappe à ses fouilleurs, c'est aussi parce que les fouilleurs sont tentés, dès l'abord du site, de dessiner sur les limons de l'oued Ziz le plan idéalisé d'une cité islamique souvent et diversement décrite dans la documentation historique.

Sijilmâsa entre le VIII^e et le XV^e siècle : le « moment urbain » des sources écrites

On sait que Sijilmâsa fut, au moyen-âge, l'un des grands carrefours de l'économie-monde islamique, tout à la fois « port » et entrepôt du commerce transsaharien, siège des maisons de commerce arabes et juives, enjeu de pouvoir pour les dynasties berbères et arabes d'Afrique du nord⁴. La relative précision de la documentation historique sur certains aspects du rôle économique de Sijilmâsa s'accompagne cependant d'une certaine pauvreté des descriptions physiques⁵. Les lignes qui suivent ne prétendent nullement à l'exhaustivité, mais à faire saillir les principaux traits qui ressortent des descriptions historiques.

Al-Bakri (mi-XI^e siècle) nous a transmis plusieurs récits concurrents de la fondation de Sijilmâsa, événement qui remonterait à l'année 757 AD (140 de l'hégire) si l'on en croit celui des récits qui paraît être issu d'une chronique de la dynastie des Banu Midrar, premiers émirs de la localité⁶. La date de 722 AD indiquée par un autre récit, vraisemblablement issu du milieu şufrite, pourrait résulter d'un *lapsus calami* du copiste (ayant écrit 104 pour 140). Dans les décennies suivant sa fondation,

² S. Robert *et al.*, dir., *Tegdaoust I. Recherches sur Aoudaghost*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, 1970 ; C. Vanacker, *Tegdaoust II. Fouille d'un quartier artisanal*, Nouakchott, Institut mauritanien de recherche scientifique, 1979 ; J. Devisse *et al.*, *Tegdaoust III. Recherches sur Aoudaghost. Campagnes 1960-1965. Enquêtes générales*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, 1983 ; J. Polet, *Tegdaoust IV. Fouille d'un quartier de Tegdaoust (Mauritanie orientale)*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, 1985 ; D. Robert-Chaleix, *Tegdaoust V. Une concession médiévale à Tegdaoust*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, 1989.

³ S. Berthier S., *Recherches archéologiques sur la capitale de l'empire de Ghana*, Oxford, Archaeopress (BAR International Series 680 - Cambridge Monographs in African Archaeology 41), 1997.

⁴ M. Terrasse, « Sidjilmâsa », *Encyclopaedia of Islam*, Leide, Brill, 2^e édition (édition CD Rom), IX, p. 545-546 ; F.-X. Fauvelle-Aymar, *Le Rhinocéros d'or. Histoires du Moyen Âge africain*, Paris, Alma, chap. 16.

⁵ J. Devisse J., « Sijilmâsa : les sources écrites, l'archéologie, le contrôle des espaces », dans *L'Histoire du Sahara et des relations transsahariennes entre le Maghreb et l'Ouest africain du moyen âge à la fin de l'époque coloniale*, Bergame, Gruppo Walk Over, 1986, p. 18-25.

⁶ V. Monteil V., « Al-Bakrî (Cordoue 1068). Routier de l'Afrique blanche et noire du Nord-Ouest », *Bulletin de l'IFAN*, série B, n° 1, XXX, p. 39-116 + carte dépliant.

la ville aurait été pourvue d'une muraille en briques crues (*tub*), que l'on peut comprendre éventuellement comme un pisé, élevée sur un soubassement en pierre ; sa construction se serait achevée en 814 AD (199 H). Mêlant aux données historiques des observations qui datent de son temps (ou du temps de sa source), le géographe andalou indique que Sijilmâsa « s'élève au confluent de deux rivières, qui prennent naissance toutes deux aux sources d'Ajlef. Non loin de Sijilmâsa, ce fleuve se partage en deux branches, dont l'une passe à l'est et l'autre à l'ouest de la ville ». Il précise que la ville « est entourée de nombreux faubourgs. On y trouve de hautes maisons, de grands édifices et beaucoup de jardins ». Enfin, dernière précision : « La grande mosquée [...] est solide et bien construite. En revanche, les bains maures sont mal faits et médiocrement bâtis ». C'est à peu près tout.

Un siècle plus tard, al-Idrisi met lui aussi en avant la richesse de l'environnement oasien. Sijilmâsa est « une grande ville très peuplée et le lieu d'un va-et-vient de voyageurs ; elle est entourée de végétation, de jardins, son site et ses environs sont magnifiques [...]. Les récoltes sont abondantes » et certaines années, ajoute l'auteur, « les cultures poussent sans qu'il soit besoin de semer »⁷. Notons un certain laconisme dans la description du site : « Les constructions de Sijilmâsa sont belles, bien que les troubles récents en aient ruiné une grande partie qui a été détruite et incendiée ». Et une dissonance avec la description d'al-Bakri : « On n'y trouve point de bourg fortifié, mais des châteaux (*ksour*), des demeures et des cultures contiguës sur une rivière dont le débit est important et qui vient du côté oriental du désert ». Point de situation interfluviale ici, point non plus cette concentration spatiale suggérée par le solide rempart d'al-Bakri, mais au contraire un étirement de pleins (habités) et de creux (cultivés) le long d'un unique axe fluvial. À la rigueur, c'est la vision d'al-Idrisi que partage encore Yakut au début du XIII^e siècle, qui parle d'une « ville traversée par un fleuve

important, sur les bords duquel on a disposé des jardins et planté des palmiers à perte de vue »⁸.

Si rien n'indique que les auteurs des descriptions qui précèdent ont visité Sijilmâsa, on ne doit pas attendre de ceux qui y ont séjourné de descriptions plus détaillées. Ainsi Ibn Battuta, qui y réside quatre mois en attendant le départ de la caravane pour le Mali, se contente-t-il d'écrire que Sijilmâsa est « une ville des plus belles » où l'on trouve d'excellentes dattes⁹.

En dépit des lacunes et divergences des sources, un point commun apparaît : c'est bien d'une ville (*madina*) que l'on parle. On connaît la variété des définitions que recouvre le terme arabe, selon qu'il s'applique aux formes de l'urbanisme ou aux institutions urbaines, et l'on sait quels défis cela pose aux historiens comme aux archéologues¹⁰. Mais peut-être est-ce là précisément ce qui autorise à tenter de réconcilier, d'une part les sources entre elles, d'autre part les sources historiques et les données de terrain, en recherchant une ville qui possède tous les caractères aperçus par les petites entrebâillures documentaires ouvertes par les auteurs médiévaux. Qu'il faille donc, pour suivre cette hypothèse, que Sijilmâsa ait été à la fois, au gré des points de vue, un site urbain densément bâti et un espace agrémenté de cultures, voilà qui ne paraît pas forcément en contradiction avec ce que l'on peut imaginer comme un paysage d'« oasis urbaine ». Mais ce que peut être concrètement une ville à la fois enclose dans un rempart et étirée le long d'un fleuve, ce que peut signifier sur le plan archéologique la conjugaison de la densité et de l'extension spatiale, voilà qui reste à caractériser sur le terrain.

⁸ J. Cuoq, 1985, *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII^e au XVI^e siècle (Bilad al-Sudan)*, Paris, Editions du CNRS, 1985, p. 186.

⁹ J. Cuoq, *Recueil*, p. 290.

¹⁰ Voir par exemple les essais réunis dans P. Cressier, M. García-Arenal, dir., *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, Madrid, Casa de Velázquez – Consejo superior de investigaciones científicas, 1998.

⁷ Idrisi. *La Première géographie de l'Occident* (H. Bresc et A. Nef éd.), Paris, GF Flammarion, 1999, p. 133-134.

Quoi que l'on trouve en fouillant le sol, nul doute que cela permette de qualifier matériellement le « moment urbain » de Sijilmâsa, que l'on peut, malgré toutes nos incertitudes, placer entre le VIII^e siècle, point de départ donné par al-Bakri, et le début du XVI^e au plus tard. À cette date, en effet, et en dépit de quelques témoignages postérieurs qui signalent plutôt le rôle du Tafilalet comme centre d'activité secondaire¹¹, la gloire de Sijilmâsa est déjà fanée. À en croire le témoignage sans ambiguïté de Léon l'Africain, la ville ancienne est alors « complètement ruinée et [...] ses habitants sont regroupés dans des châteaux et disséminés un peu partout dans le territoire ». Il ajoute que l'on peut encore voir « quelques parties » de la « haute muraille » qui entourait naguère la cité¹².

Dès lors, où chercher ? La réponse s'est vite imposée. Car si la ville a disparu, la mémoire des populations du Tafilalet, dans le Maroc pré-saharien (fig. 2), n'a cessé de réinvestir l'espace supposément occupé naguère par la glorieuse cité, érigeant des mausolées de saints et des cimetières au pourtour des ruines apparentes comme pour les sanctuariser, reemployant au besoin les matériaux durs ou précieux prélevés sur le site mais se gardant d'y faire empiéter le bâti postérieur, élaborant des récits sur les causes de la richesse et de la ruine de la ville, bref désignant de multiples façons les lieux supposés de la cité médiévale. Ces lieux ont aujourd'hui l'apparence d'un vaste terrain mamelonné et caillouteux, ici et là hérissé de restes de murs en pisé, étiré entre la rive orientale de l'oued Ziz et les faubourgs de Rissani (fig. 3). Bordé par le fleuve et par un défluent artificiel appelé la séguia Chorfa, le site a du reste une localisation qui n'est pas sans évoquer les termes d'al-Bakri, même si ceux-ci restent difficiles à interpréter. C'est là en tout cas, vers ce qui est désormais considéré comme la « zone archéologique » de

Sijilmâsa, qu'ont convergé les chercheurs en quête de la cité médiévale.



Figure 2. Sijilmâsa : localisation



Figure 3. La zone archéologique de Sijilmâsa : glacis caillouteux, mamelons érodés, murs en pisé (arrière-plan).

Photo : R. Mensan, 2013

¹¹ Voir par exemple L. Mezzine, « Relation d'un voyage de Tagāzā à Sigilmāsa en 1096 H./1685 J.-C. », *Arabica*, n° 1, 43, p. 211-233.

¹² Jean-Léon l'Africain, *Description de l'Afrique* (A Épaulard éd. et trad.), Paris, A. Maisonneuve, 1981, vol. II, p. 428-430.

Historique des opérations archéologiques

Le site de Sijilmâsa attira déjà l'attention de quelques voyageurs à la fin du XIX^e siècle¹³. Plusieurs chercheurs français s'y intéressèrent à l'époque du Protectorat ; c'est par exemple le cas d'Henri Terrasse¹⁴. Celui-ci signale, autour de la « zone archéologique », des restes d'enceinte fortifiée en terre crue, des ruines de murs également de terre crue et de très nombreux tessons de céramique (principalement à glaçure verte), parmi lesquels manquent singulièrement, remarque-t-il, les échantillons de poterie peinte ou estampée caractéristique de l'Occident musulman. Le même auteur décrit longuement, à l'intérieur du ksar de Rissani, quelques éléments de décor architecturaux mérinides aujourd'hui disparus. Venant après H. Terrasse, Vincent Monteil signale, dans son édition du récit du géographe arabe al-Bakri, quelques nouvelles observations faites par lui en 1940 : un puits ancien du quartier juif, un barrage sur le Ziz qu'il attribue à la période médiévale¹⁵...

Dans les années 1960, et en tout état de cause avant 1971 (date à laquelle ces travaux sont signalés dans la littérature), la Superintendance aux antiquités marocaines pratique sur le site de très longues et très profondes tranchées à vocation archéologiques qui sont encore visibles sur le terrain. À notre connaissance, aucun rapport sur ces travaux archéologiques n'a été produit ou ne s'est conservé¹⁶.

En 1971 et 1972, c'est l'égyptologue Boris de Rachewiltz qui conduit quelques

opérations sur le site de Sijilmâsa. Il s'agit de travaux de nature géophysique, pionniers pour l'époque, de sondages archéologiques et d'enquêtes ethnologiques et d'anthropologie physique. Les sondages mettent au jour plusieurs structures hydrauliques (captages, réservoirs, canaux) et des éléments de culture matérielle (verre, bijoux, faïence) de prestige¹⁷. Dans les mêmes années, Mohamed Ben Chemsî, alors inspecteur des Monuments historiques à Meknès, effectue des fouilles extensives au sein de la « zone archéologique », plus précisément dans un secteur identifié par la tradition locale comme étant celui de la « mosquée ». Aucune documentation de terrain ou publication ne semble associée à ces opérations ; cette information provient de la littérature postérieure. Un autre Marocain, Lahcen Taouchikht, rédige dans les années 1980 une thèse de doctorat portant sur une étude par sériation (non contrôlée par des datations C14 ou par la stratigraphie) de la céramique du Tafilalet, à partir d'une importante collecte de surface¹⁸.

À partir de 1988, cinq campagnes de fouilles programmées (1988, 1992, 1993, 1994, 1996) plus une dernière campagne de fouilles de sauvetage (1998) ont été conduites sous l'égide de la Middle Tennessee State University par Ronald Messier, qui depuis les années 1970 avait contribué à relancer l'intérêt pour Sijilmâsa à partir d'études numismatiques¹⁹. Plusieurs comptes rendus de fouille et articles de présentation générale des résultats ont été publiés²⁰. Certains comptes

¹³ W.B. Harris, « A Journey to Tafilalt », *The Geographical Journal*, n° 4, 5, 1895, p. 319-335 ; H.G. Raverty, « Sijilmasyah and Tafilalt », *The Geographical Journal*, n° 2, 6, 1895, p. 189-191.

¹⁴ H. Terrasse, « Note sur les ruines de Sijilmassa », *Revue africaine*, 1936, p. 581-589, 8 pl.

¹⁵ V. Monteil, « Al-Bakri » ; p. 82-84.

¹⁶ Ces travaux sont signalés par B. de Rachewiltz, « Missione etno-archeologica nel Sahara maghrebino. Rapporti preliminary. Prima campagna (29 maggio – 3 luglio 1971). Seconda campagna (28 marzo – 7 maggio 1972) », *Africa* (Rome), 27, 1972, p. 519-568 (p. 520 et fig. 1).

¹⁷ B. de Rachewiltz, « Missione etno-archeologica ».

¹⁸ L. Taouchikht, *Etude ethno-archéologique de la céramique du Tafilalet (Sijilmassa): état de la question*, thèse de doctorat : archéologie, Aix-en-Provence, université d'Aix-Marseille I, 1989.

¹⁹ R. Messier, « Quantitative Analysis of Almoravid Dinars », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, n° 1-2, XXIII, 1980, p. 102-118.

²⁰ Voir *inter alia* R. Messier, « Sijilmassa. Five Seasons of Archaeological Inquiry by a Joint Moroccan-American Mission », *Archéologie islamique*, 7, 1997, p. 61-92 ; R. Messier, N.D. MacKenzie, « Archaeological Survey of Sijilmassa, 1988 », *Bulletin d'archéologie marocaine*, XVIII, 1998, p. 265-288 ; R. Messier *et al.*, « Sijilmassa. An Archaeological Study, 1992 », *Bulletin d'archéologie marocaine*, XIX, 2002, p. 257-292 ; D.R. Lightfoot, J.A. Miller, « Sijilmassa:

rendus originaux, qui présentent des coupes stratigraphiques non publiées, restent consultables auprès de l'INSAP à Rabat. Quoiqu'aucune synthèse n'ait pour l'instant vu le jour, une monographie reprenant les données de l'ensemble des campagnes de fouilles a été annoncée. Au total, l'équipe américaine a réalisé sur l'ensemble de la « zone archéologique » une cinquantaine de sondages archéologiques d'emprise relativement restreinte (généralement inférieure à 30 m²), la jonction de plusieurs sondages ayant conduit localement à l'ouverture de secteurs fouillés plus vastes.

The Rise and Fall of a Walled Oasis in Medieval Morocco », *Annals of the Association of American Geographers*, n° 1, 86, 1996, p. 78-101.



Figure 4. Plan de répartition des principaux sondages réalisés avant 2012. Le nord est en haut de l'image. Le site s'étend entre l'oued Ziz (à l'ouest) et la séguia Chorfa (à l'est), en bleu cyan sur l'image. Traits noirs : sondages pratiqués par le Service des antiquités du Maroc. En bleu : sondages de l'équipe américaine (avant 1996). Encadré : secteur des fouilles franco-marocaines 2012-2013. Autres figures : A. Ksar de Rissani. B. Extension de la ville actuelle de Rissani. C. Infrastructures urbaines actuelles (gare routière, gendarmerie, etc.). D. Cimetière musulman. E. Cimetière musulman. F. Cimetière juif. G. Stade de football.

Image en fond de carte : photo aérienne (Agence nationale de la conservation foncière, Royaume du Maroc). DAO : F.-X. Fauvelle 2013.

Ces diverses opérations de fouilles réalisées à proximité de Rissani (fig. 4) permettent d'avoir aujourd'hui une vision relativement claire du potentiel archéologique d'une large partie de (mais certes pas de toute) la « zone archéologique ». Les enseignements principaux, sur lesquels tout le monde peut sans doute tomber d'accord, sont les suivants :

- **Stratigraphie.** Dans tous les sondages qui ont été menés jusqu'au socle rocheux, la

stratigraphie est très peu développée (de l'ordre de 4 m en règle générale, au maximum 6 mètres), ce qui est surprenant pour un site urbain de cette importance (cf. par exemple l'authentique tell archéologique du site mauritanien de Koumbi Saleh, dont la puissance stratigraphique, sur une durée pourtant moindre, est de 8 à 12 mètres). Certes, le matériau constructif localement employé à Sijilmâsa, à savoir le pisé (un mortier de limon armé de graviers ou de galets et banché entre des planches), pourrait

expliquer cette faible accumulation. Mais cet argument ne vaudrait que si la fouille avait révélé un « feuilletage » d'occupations avec des indices de résidualisation des éléments les moins fins (graviers et galets, mobilier culturel), ce qui n'est pas le cas. Au contraire, les occupations repérables grâce aux sols présents dans l'épaisseur de la stratigraphie sont en très petit nombre et ont préservé au-dessus d'elles des épaisseurs significatives de démolition dans lesquelles se mêlent blocs érodés de pisé et poches de sable éolien.

- **Structures.** Dans les sondages ayant livré des vestiges, les fouilles ont abouti à la reconnaissance de nombreuses structures présentant éléments de murs ou de fondations en pisé ou en briques crues, éléments de maçonnerie en briques cuites ou en moellons, dallages en terre cuite, enduits de sols successifs ou rechargés. Ces éléments sont présents dans tous les niveaux archéologiques, sans rupture technologique apparente avec les élévations très frustes en pisé visibles au-dessus du sol actuel. Diverses hypothèses d'attribution fonctionnelle des structures ont été émises (habitat, espaces culturels, espaces dévolus à des activités artisanales, voire « industrielles »), mais les faibles surfaces excavées ne permettent guère de certitudes.

- **Mobilier.** Dans ce phasage déjà sommaire, l'étalonnage chronologique de la stratigraphie sur la base de la céramique est rendu particulièrement délicat en raison de la quasi absence de mobilier en place, de la très faible quantité de tessons de céramique peinte à glaçure translucide (chose déjà remarquée par Terrasse) et enfin du caractère totalement ubiquiste (dans la séquence archéologique comme à l'échelle du Tafilalet) de la céramique à glaçure verte, qui paraît être une production locale de tout-venant.

Ces observations expriment bien le sentiment de frustration que peut engendrer la fouille du site de Sijilmâsa, qui s'effectue dans des niveaux peu stratifiés, mal individualisés et livrant peu de mobilier en place.

Comment le site archéologique déjoue les archéologues

Bien conscients des difficultés auxquelles ont fait face les équipes archéologiques qui ont travaillé jusqu'à présent sur le site, la mission franco-marocaine s'est attachée, au cours des premières campagnes, à mettre en place une stratégie de fouille :

- visant l'individualisation de niveaux d'occupation par les sols, niveaux de circulations, seuils (à l'exclusion, par conséquent, de couches sédimentaires identifiées en coupe)...
- ...obtenus par une fouille extensive et horizontale (par opposition à une fouille verticale de faible emprise),
- ...datés par la méthode directe (au Carbone 14) sur des échantillons organiques prélevés dans des contextes stratigraphiques absolument sûrs...
- ...et excluant par conséquent (à cette phase du travail) toute datation sur la base du mobilier.

Dans un milieu dans lequel le matériau de construction (pisé, terre battue, brique crue) des structures en place ne se distingue (dans le meilleur des cas) des limons d'origine et des limons résiduels de démolition que par sa compacité, cette méthode s'est révélée payante. Dans le secteur de nos fouilles 2012-2013, qui correspond également à la partie de la « zone archéologique » où se sont concentrées beaucoup d'opérations archéologiques antérieures, l'ouverture d'une surface d'environ 300 m² fouillée par paliers a permis l'individualisation de deux niveaux principaux, l'un, en bas de la séquence, daté du VIII^e-IX^e siècle (correspondant potentiellement à la première occupation de la ville), l'autre, pratiquement affleurant sous la surface actuelle, daté de la deuxième moitié du XIII^e siècle (fig. 5).



Figure 5. Sijilmâsa, secteur A, deuxième campagne de fouilles (2013). Vue vers l'est. Au premier plan : dallage de terre cuite appartenant au niveau d'occupation supérieur de la séquence archéologique (XIII^e siècle). À l'arrière-plan : murs en pisé modernes (mi-XV^e-mi XVII^e s.).
Photo : R. Mensan, 2013

Ces résultats, déjà remarquables compte tenu du mauvais état de conservation du site, apportent une première réponse à la question du faible développement stratigraphique. Car si la puissance stratigraphique dans ce secteur est faible, c'est qu'en réalité le développement stratigraphique (de l'ordre de 3 mètres entre les niveaux des VIII^e et XIII^e siècles) ne représente que cinq siècles d'occupation continue ou de réoccupations successives. Cette première observation rendait nécessaire de dater les murs en pisé qui s'élèvent sur cette partie du site, et qui font partie d'un ensemble architectural localement perçu comme appartenant à la cité ancienne et souvent considéré par les archéologues comme médiévale. Un fragment de bois prélevé dans l'épaisseur de l'un de ces murs a été analysé et permet aujourd'hui une attribution entre le milieu du XV^e et le milieu du XVII^e siècle²¹. Selon toute probabilité, il est donc « moderne », c'est-à-dire reflétant une occupation postérieure à la ruine de la Sijilmâsa médiévale. En d'autres termes, la séquence archéologique pour ce secteur qui a attiré l'attention des archéologues en raison de

son potentiel est peu développée parce qu'elle est *incomplète* et *discontinue*. Elle est caractérisée par une occupation (ou une série limitée d'occupations) de cinq siècles (jusqu'au XIII^e siècle), suivie d'un abandon qui a laissé les derniers niveaux archéologiques affleurer durant trois siècles, avant une réoccupation moderne. Établi sur la base de datations effectuées sur les niveaux d'occupation, ce phasage ne pouvait être déduit ni de l'apparente continuité technologique dans les techniques de construction, ni de l'ubiquité d'un mobilier rarement en place, déposé et remué en surface pendant des siècles, et de toute façon peu diagnostique à l'heure actuelle.

Le pendant des observations qui précèdent est qu'il « manque », dans le secteur dont nous venons de parler, les niveaux attribuables au XIV^e-XV^e siècles. De façon significative, les rares indices mentionnés dans la littérature à propos de vestiges mérinides proviennent d'un secteur situé à plusieurs centaines de mètres au sud, et qui n'a fait l'objet que de peu d'investigations. Parallèlement, les datations effectuées par notre équipe et les observations collationnées dans la littérature semblent indiquer une séquence archéologique qui présente partout un reflet partiel de la séquence historique, quoique les vestiges mis au jour puissent appartenir à diverses périodes. Ces observations tendent à indiquer que non seulement de larges parties de la ville médiévale restent encore à documenter en dehors des secteurs sondés jusqu'à présent, mais aussi qu'il faudra, pour poursuivre le travail de documentation archéologique, adopter une représentation (chronologiquement) arythmique et (spatialement) éclatée du développement de la Sijilmâsa médiévale

Quel paradigme urbain pour la fouille ?

Mais pourquoi voulions-nous donc que la ville se fût développée durant ses sept siècles de prospérité par stratification *in situ* à l'intérieur de ses remparts ? Si ce paradigme

²¹ Bois de palmier d'une traverse de banchage appartenant au dispositif originel de construction du mur. Beta 312419 : 340+/-30 BP = cal AD 1450-1640 (2 sigma). La fourchette est large en raison du pallier de la courbe de calibration à l'âge moderne.

urbain s'est imposé tacitement à tous les chercheurs qui ont travaillé précédemment sur le site, c'est en premier lieu qu'il semblait correspondre à la vision plus ou moins classique de la « ville islamique », telle en tout cas qu'elle se développe dans les territoires plus centraux du monde islamique, à l'instar de Fustat/Le Caire ou Fès, ou telle qu'elle ressort de notre connaissance des villes caravanières du Sahel médiéval. Le caractère polycentrique du maillage actuel de ksour (villages fortifiés) dans les régions pré-sahariennes du Maroc et la dynamique d'essaimage individuel de chaque ksar rendue nécessaire du fait du caractère érosif de l'architecture en pisé auraient pourtant pu suggérer un tout autre modèle de développement urbain dans le cas de Sijilmâsa. Les prospections archéologiques conduites au sujet d'autres localités médiévales dans un contexte similaire²² ouvrent du reste la voie à une perception dynamique de déplacement de l'agglomération (centre commerçant et politique) au sein de sa palmeraie (bassin économique et vivrier), l'une et l'autre entretenant en quelque sorte un rapport synecdotique dès lors qu'il s'agit de désigner, dans les sources, la « ville ».

Mais si la tentation est si forte de rechercher, dans le cas de Sijilmâsa, *une* ville occupant en continu tout l'espace intérieur du rempart qui semble la délimiter et la définir pour des siècles, entraînant de ce fait un biais d'observation des séquences archéologiques observables, c'est aussi que telle était l'implication du désir initial de réconcilier les sources écrites les unes avec les autres. Le « moment urbain » de Sijilmâsa, circonscrit dans nos sources par des événements *post-* et

ante quem de fondation (al-Bakri) et de destruction (Léon l'Africain), ne laissait-il pas entrevoir une cité aux caractères différents de ceux des paysages actuels, conjuguant tout à la fois forte densité et large extension de l'habitat urbain, continuité temporelle par-delà les épisodes de destruction, noblesse d'une architecture plus « arabe » que vernaculaire ?

À vrai dire, fallait-il vraiment tenter de réconcilier les sources et chercher à donner un unique corps à l'urbanité de Sijilmâsa ? Si la Sijilmâsa des auteurs médiévaux est un corps économique et politique qui prospère entre le VIII^e et le XV^e siècle, rien n'indique en revanche que les descriptions à notre disposition nous révèlent autre chose que des états urbains effectivement irréconciliables parce que distincts les uns des autres. La Sijilmâsa d'al-Bakri, dans son état architectural midraride de forteresse berbère, n'est vraisemblablement pas la même que la Sijilmâsa d'al-Idrisi constituée d'un semis de *ksour*, selon son propre terme, et dont une partie vient du reste, nous dit-il, d'être rasée, ce qui implique une reconstruction postérieure. Quant à la Sijilmâsa mérinide, où séjourne Ibn Battûta, elle présente sans doute aussi un autre faciès, qui ne nous a pas encore été révélé. En somme, il est sans doute vain de rechercher la Sijilmâsa d'un moment urbain unique et continu d'avant la ruine définitive, car Sijilmâsa n'a peut-être jamais fait qu'essaimer et se multiplier, sous des formes diverses, dans un paysage au sein duquel le corps vivant (et peut-être lui-même multipolaire) de la ville cohabitait avec les cadavres de ses avatars antérieurs.

En rupture avec ce paradigme urbain, qui chez nos prédécesseurs a conduit à proposer une reconstitution cartographique de la Sijilmâsa médiévale par empilement des données archéologiques de toutes périodes, et à dessiner de la sorte une macro-cité faite d'un assemblage étrangement hétérogène, mais répondant à l'image idéale de la ville islamique²³, nous voudrions pour conclure

²² Voir en particulier P. Cressier, « Du Sud au Nord du Sahara : la question de Tâmdult (Maroc) », dans *Du Nord au Sud du Sahara. Cinquante ans d'archéologie française en Afrique de l'Ouest et au Maghreb. Bilan et perspectives*, sous la direction de A. Bazzana, H. Bocoum, Paris, Sépia, 2004, p. 275-285 ; ainsi que les observations éclairantes de P. Cressier, L. Erbat, « Le pouvoir dans ses murs. Villes et fortifications dans le Maroc du haut Moyen Âge », dans *Le Château et la ville. Espaces et réseaux (V^e-XIII^e siècle)*, sous la direction de P. Cressier, Madrid, Collection de la Casa de Velázquez (108), 2008, p. 283-297, au sujet des premières villes islamiques du Maroc.

²³ Par exemple D.R. Lightfoot, J.A. Miller, « Sijilmassa » ; R. Messier, « Le plan de Sijilmassa révélé par GIS », *Actes des premières journées nationales*

proposer un autre paradigme. Celui d'une ville qui ne se serait pas développée par accumulation verticale mais par déplacement, qui n'aurait pas rebâti *sur* ses ruines mais *à côté* de ruines elles-mêmes mises en carrière au cours du temps, qui n'aurait pas privilégié la densité mais la multipolarité. Ce modèle peut trouver ici une première expression graphique synthétisant les données les plus robustes issues des travaux antérieurs et de nos propres observations archéologiques, et délibérément limitées aux contextes stratigraphiques fiables et datables (fig. 6). Avantage peut-être pas si mince pour qui entreprend de fouiller Sijilmâsa : ce schéma ne prétend pas tant prédire ce que l'on découvrira dans le sous-sol qu'expliquer pourquoi ce qu'on croyait trouver est jusqu'à présent resté insaisissable.

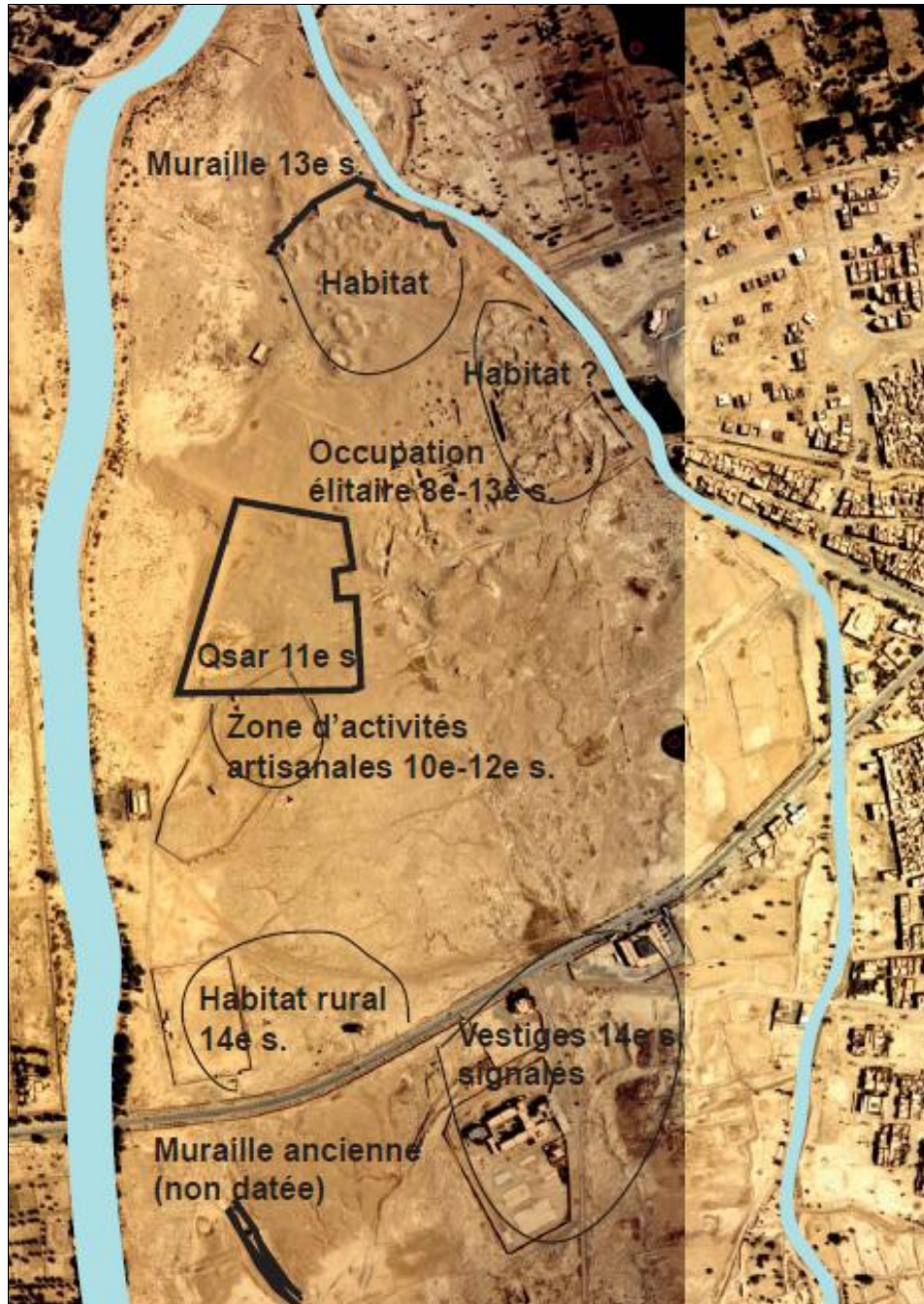


Figure 6. Première ébauche de plan de répartition phasé des ensembles de vestiges de Sijilmâsa. Données : littérature archéologique, datations directes, photo aérienne complétée d'observations de surface. Image en fond de carte : photo aérienne (Agence nationale de la conservation foncière, Royaume du Maroc). DAO : F.-X. Fauvelle 2013.

Bibliographie

- BERTHIER S., 1997, *Recherches archéologiques sur la capitale de l'empire de Ghana*, Oxford, Archaeopress (BAR International Series 680 - Cambridge Monographs in African Archaeology 41).
- CRESSIER P., 2004, « Du Sud au Nord du Sahara : la question de Tâmdult (Maroc) », dans A. BAZZANA et H. BOCOUM (éd.), *Du Nord au Sud du Sahara. Cinquante ans d'archéologie française en Afrique de l'Ouest et au Maghreb. Bilan et perspectives*, Paris, Sépia, p. 275-285.
- CRESSIER P. et ERBATI L., 2008, « Le pouvoir dans ses murs. Villes et fortifications dans le Maroc du haut Moyen Âge », dans P. CRESSIER (éd.), *Le Château et la ville. Espaces et réseaux (VI^e-XIII^e siècle)*, Collection de la Casa de Velázquez (108), Madrid, p. 283-297.
- CRESSIER P. et GARCÍA-ARENAL, M. (dir.), 1998, *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, Madrid, Casa de Velázquez - Consejo superior de investigaciones científicas.
- CUOQ J., 1985, *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII^e au XVI^e siècle (Bilād al-Sūdān)*, Paris, Editions du CNRS.
- DEVISSE J., 1986, « Sijilmāsa : les sources écrites, l'archéologie, le contrôle des espaces », dans *L'Histoire du Sahara et des relations transsahariennes entre le Maghreb et l'Ouest africain du moyen âge à la fin de l'époque coloniale*, Bergame, Gruppo Walk Over, 1986, p. 18-25.
- DEVISSE J., ROBERT D. & ROBERT S., 1983, *Tegdaoust III. Recherches sur Awdaghost. Campagnes 1960-1965. Enquêtes générales*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, (Mémoire de l'Institut mauritanien de la recherche scientifique 3).
- FAUVELLE-AYMAR F.-X., 2013, *Le Rhinocéros d'or. Histoires du Moyen Âge africain*, Paris, Alma, 319 p.
- HARRIS W.B., 1895, « A Journey to Tafilalt », *The Geographical Journal*, 5 (4), p. 319-335.
- IDRISI. *La première géographie de l'Occident*, 1999, Présentation, notes, index, chronologie et bibliographie par H. Bresc et A. Nef, Paris, Flammarion.
- JEAN-LÉON L'AFRICAIN, 1981, *Description de l'Afrique*, A Épaulard éd. et trad., Paris, A. Maisonneuve, 2 vols.
- LIGHTFOOT D.R. & MILLER J.A., 1996, « Sijilmassa: The Rise and Fall of a Walled Oasis in Medieval Morocco », *Annals of the Association of American Geographers*, 86 (1), 1996, p. 78-101.
- MESSIER R., 1980, « Quantitative Analysis of Almoravid Dinars », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, XXIII (1-2), p. 102-118.
- MESSIER R., 1997, « Sijilmassa. Five Seasons of Archaeological Inquiry by a Joint Moroccan-American Mission », *Archéologie islamique*, 7, p. 61-92.
- MESSIER R., 2001, « Le plan de Sijilmassa révélé par GIS », *Actes des premières journées nationales d'archéologie et du patrimoine*. Vol. 3, Archéologie, Rabat, SMAP, p. 99-107.
- MESSIER R. et MACKENZIE N.D., 1998, « Archaeological Survey of Sijilmassa, 1988 », *Bulletin d'archéologie marocaine*, XVIII, p. 265-288.
- MESSIER R. et al., 2002, « Sijilmassa. An Archaeological Study, 1992 », *Bulletin d'archéologie marocaine*, XIX, p. 257-292.
- MEZZINE L., 1996, « Relation d'un voyage de Tagāzā à Siġilmāsa en 1096 H./1685 J.-C. », *Arabica* 43 (1), p. 211-233.
- MONTEIL V., 1968, « Al-Bakrī (Cordoue 1068). Routier de l'Afrique blanche et noire du Nord-Ouest », *Bulletin de l'IFAN*, série B, XXX (1), p. 39-116 + carte dépliant (extrait).
- POLET J., 1985, *Tegdaoust IV. Fouille d'un quartier de Tegdaoust (Mauritanie orientale)*,

- Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations.
- RACHEWILTZ B. de, 1972, « Missione etno-archeologica nel Sahara maghrebino. Rapporti preliminary: prima campagna (29 maggio - 3 luglio 1971); seconda campagna (28 marzo - 7 maggio 1972) », *Africa* (Rome), 27, p. 519-568
- RAVERTY H.G., 1895, « Sijilmasiyah and Tafilalt », *The Geographical Journal*, 6 (2), p. 189-191.
- ROBERT D., ROBERT S. & DEVISSE J. (dir.), 1970, *Tegdaoust I. Recherches sur Aoudaghost*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations.
- ROBERT-CHALEIX D., 1989, *Tegdaoust V. Une concession médiévale à Tegdaoust*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations.
- TAOUCHIKHT L., 1989, *Etude ethno-archéologique de la céramique du Tafilalet (Sijilmassa) : état de la question*, thèse de doctorat (non publiée), Aix-en-Provence, université d'Aix-Marseille I.
- TERRASSE H., 1936, « Note sur les ruines de Sijilmasa », *Revue africaine*, p. 581-589, 8 pl.
- TERRASSE M., 2004, (édition CD Rom), « Sidjilmâsa », *Encyclopaedia of Islam*, Leide, Brill, 2^e édition, IX, p. 545-546.
- VANACKER Cl., 1979, *Tegdaoust II. Fouille d'un quartier artisanal*, Nouakchott, Institut mauritanien de recherche scientifique.